

—Écoutez, mon ami, dit Monte-Cristo, je ne veux pas que vous ayez des remords; croyez-moi donc, car, je vous jure, vous n'avez fait de tort à personne, et vous avez servi les projets de Dieu.»

L'employé regardait les billets de banque, les palpaït, les comptait; il était pâle, il était rouge; enfin, il se précipita vers sa chambre pour boire un verre d'eau; mais il n'eut pas le temps d'arriver jusqu'à la fontaine, et il s'évanouit au milieu de ses haricots secs.

Cinq minutes après que la nouvelle télégraphique fut arrivée au ministère, Debray fit mettre les chevaux à son coupé, et courut chez Danglars.

« Votre mari a des coupons de l'emprunt espagnol? dit-il à la baronne.

—Je crois bien! il en a pour six millions.

—Qu'il les vende à quelque prix que ce soit.

—Pourquoi cela?

—Parce que don Carlos s'est sauvé de Bourges et est rentré en Espagne.

—Comment savez-vous cela?

—Parbleu, dit Debray en haussant les épaules, comme je sais les nouvelles. » La baronne ne se le fit pas répéter deux fois : elle courut chez son mari, lequel courut à son tour chez son agent de change et lui ordonna de vendre à tout prix.

Quand on vit que M. Danglars vendait, les fonds espagnols baissèrent aussitôt. Danglars y perdit cinq cent mille francs, mais il se débarrassa de tous ses coupons.

Le soir on lut dans le *Messenger* :

*Dépêche télégraphique.*

Le roi don Carlos a échappé à la surveillance qu'on exerçait sur lui à Bourges, et est rentré en Espagne par la frontière de Catalogne. Barcelone s'est soulevée en sa faveur.

Pendant toute la soirée il ne fut bruit que de la prévoyance de Danglars, qui avait vendu ses coupons, et du bonheur de l'agioteur, qui ne perdait que cinq cent mille francs sur un pareil coup.

Ceux qui avaient conservé leurs coupons ou acheté ceux de Danglars se regardèrent comme ruinés et passèrent une fort mauvaise nuit.

Le lendemain on lut dans le *Moniteur* :

C'est sans aucun fondement que le *Messenger* a annoncé hier la fuite de don Carlos et la révolte de Barcelone.

Le roi don Carlos n'a pas quitté Bourges, et la Péninsule jouit de la plus profonde tranquillité.

Un signe télégraphique, mal interprété à cause du brouillard, a donné lieu à cette erreur.

Les fonds remontèrent d'un chiffre double de celui où ils étaient descendus. Cela fit, en perte et en manque à gagner, un million de différence pour Danglars.

« Bon ! dit Monte-Cristo à Morrel, qui se trouvait chez lui au moment où on annonçait l'étrange revirement de Bourse dont Danglars avait été victime; je viens de faire pour vingt-cinq mille francs une découverte que j'eusse payée cent mille.

—Que venez-vous donc de découvrir? demanda Maximilien.

—Je viens de découvrir le moyen de délivrer un jardinier des loirs qui lui mangeaient ses pêches. »

—J'aurai toujours ma place.

—Non, vous la perdrez, car vous allez faire un autre signe que celui de votre correspondant.

—Oh ! monsieur, que me proposez-vous là ?

—Un enfantillage.

—Monsieur, à moins que d'y être forcé....

—Je compte bien vous y forcer effectivement. »

Et Monte-Cristo tira de sa poche un autre paquet.

« Voici dix autres mille francs, dit-il ; avec les quinze qui sont dans votre poche, cela fera vingt-cinq mille. Avec cinq mille francs, vous achèterez une jolie petite maison et deux arpents de terre ; avec les vingt mille autres, vous ferez mille francs de rente.

—Un jardin de deux arpents ?

—Et mille francs de rente.

—Mon Dieu ! mon Dieu !

—Mais prenez donc ! »

Et Monte-Cristo mit de force les dix mille francs dans la main de l'employé.

« Que dois-je faire ?

—Rien de bien difficile.

—Mais enfin ?

—Répéter les signes que voici. »

Monte-Cristo tira de sa poche un papier sur lequel il y avait trois signes tout tracés, des numéros indiquant l'ordre dans lequel ils devaient être faits.

« Ce ne sera pas long, comme vous voyez.

—Oui, mais....

—C'est pour le coup que vous aurez des brugnons, et de reste. »

Le coup porta ; rouge de fièvre et suant à grosses gouttes, le bonhomme exécuta les uns après les autres les trois signes donnés par le comte, malgré les effrayantes dislocations du correspondant de droite, qui, ne comprenant rien à ce changement, commençait à croire que l'homme aux brugnons était devenu fou.

Quant au correspondant de gauche, il répéta consciencieusement les mêmes signaux qui furent recueillis définitivement au ministère de l'Intérieur.

« Maintenant, vous voilà riche, dit Monte-Cristo.

—Oui, répondit l'employé, mais à quel prix !

— Bien. Maintenant, si vous vous avisez de changer quelque chose au signal, ou d'en transmettre un autre ?

— Alors, c'est différent, je serais renvoyé et je perdrais ma pension.

— Trois cents francs ?

— Cent écus, oui, monsieur ; aussi vous comprenez que jamais je ne ferai rien de tout cela.

— Pas même pour quinze ans de vos appointements ? Voyons, ceci mérite réflexion, hein ?

— Pour quinze mille francs ?

— Oui.

— Monsieur, vous m'effrayez.

— Bah !

— Monsieur, vous voulez me tenter ?

— Justement ! Quinze mille francs, comprenez ?

— Monsieur, laissez-moi regarder mon correspondant à droite !

— Au contraire, ne le regardez pas et regardez ceci.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Comment ? vous ne connaissez pas ces petits papiers-là ?

— Des billets de banque !

— Carrés ; il y en a quinze.

— Et à qui sont-ils ?

— À vous, si vous voulez.

— À moi ! s'écria l'employé suffoqué.

— Oh ! mon Dieu, oui ! à vous, en toute propriété.

— Monsieur, voilà mon correspondant de droite qui marche.

— Laissez-le marcher.

— Monsieur, vous m'avez distrait, et je vais être à l'amende.

— Cela vous coûtera cent francs ; vous voyez bien que vous avez tout intérêt à prendre mes quinze billets de banque.

— Monsieur, le correspondant de droite s'impatiente, il redouble ses signaux.

— Laissez-le faire et prenez. »

Le comte mit le paquet dans la main de l'employé.

« Maintenant, dit-il, ce n'est pas tout : avec vos quinze mille francs vous ne vivez pas.

## Chapitre LXII

### Les fantômes



la première vue, et examinée du dehors, la maison d'Aureuil n'avait rien de splendide, rien de ce qu'on pouvait attendre d'une habitation destinée au magnifique comte de Monte-Cristo : mais cette simplicité tenait à la volonté du maître, qui avait positivement ordonné que rien ne fût changé à l'extérieur ; il n'était besoin pour s'en convaincre que de considérer l'intérieur. En effet, à peine la porte était-elle ouverte que le spectacle changeait.

M. Bertuccio s'était surpassé lui-même pour le goût des ameublements et la rapidité de l'exécution : comme autrefois le duc d'Antin avait fait abattre en une nuit une allée d'arbres qui gênait le regard de Louis XIV, de même en trois jours M. Bertuccio avait fait planter une cour entièrement nue, et de beaux peupliers, des sycomores venus avec leurs blocs énormes de racines, ombrageaient la façade principale de la maison, devant laquelle, au lieu de pavés à moitié cachés par l'herbe, s'étendait une pelouse de gazon, dont les plaques avaient été posées le matin même et qui formait un vaste tapis où perlait encore l'eau dont on l'avait arrosé.

Au reste, les ordres venaient du comte ; lui-même avait remis à Bertuccio un plan où étaient indiqués le nombre et la place des arbres qui devaient être plantés, la forme et l'espace de la pelouse qui devait succéder aux pavés.

Vue ainsi, la maison était devenue méconnaissable, et Bertuccio lui-même protestait qu'il ne la reconnaissait plus, emboîtée qu'elle était dans son cadre de verdure.

L'intendant n'eût pas été fâché, tandis qu'il y était, de faire subir quelques transformations au jardin ; mais le comte avait positivement défendu qu'on

y touchât en rien. Bertuccio s'en dédommagea en encombrant de fleurs les antichambres, les escaliers et les cheminées.

Ce qui annonçait l'extrême habileté de l'intendant et la profonde science du maître, l'un pour servir, l'autre pour se faire servir, c'est que cette maison, déserte depuis vingt années, si sombre et si triste encore la veille, tout imprégnée qu'elle était de cette fade odeur qu'on pourrait appeler l'odeur du temps, avait pris en un jour, avec l'aspect de la vie, les parfums que préférait le maître, et jusqu'à un degré de son jour favori, c'est que le comte, en arrivant, avait là, sous sa main, ses livres et ses armes, sous ses yeux ses tableaux préférés; dans les antichambres les chiens dont il aimait les caresses, les oiseaux dont il aimait le chant; c'est que toute cette maison, réveillée de son long sommeil, comme le palais de la Belle au bois dormant, vivait, chantait, s'épanouissait, pareille à ces maisons que nous avons depuis longtemps chéries, et dans lesquelles, lorsque par malheur nous les quittons, nous laissons involontairement une partie de notre âme.

Des domestiques allaient et venaient joyeux dans cette belle cour : les uns possesseurs des cuisines, et glissant comme s'ils eussent toujours habité cette maison dans des escaliers restaurés de la veille, les autres peuplant les remises, où les équipages, numérotés et casés, semblaient installés depuis cinquante ans; et les écuries, où les chevaux au râtelier répondaient en hennissant aux palefreniers, qui leur parlaient avec infiniment plus de respect que beaucoup de domestiques ne parlent à leurs maîtres.

La bibliothèque était disposée sur deux corps, aux deux côtés de la muraille, et contenait deux mille volumes à peu près; tout un compartiment était destiné aux romans modernes, et celui qui avait paru la veille était déjà rangé à sa place, se pavant dans sa reliure rouge et or.

De l'autre côté de la maison, faisant pendant à la bibliothèque, il y avait la serre, garnie de plantes rares et s'épanouissant dans de larges potiches japonaises, et au milieu de la serre, merveille à la fois des yeux et de l'odorat, un billard que l'on eût dit abandonné depuis une heure au plus par les joueurs, qui avaient laissé mourir les billes sur le tapis.

Une seule chambre avait été respectée par le magnifique Bertuccio. Devant cette chambre, située à l'angle gauche du premier étage, à laquelle on pouvait monter par le grand escalier, et dont on pouvait sortir par l'escalier dérobé, les domestiques passaient avec curiosité et Bertuccio avec terreur.

— Par un signe qui apprend en même temps à mon correspondant de droite que je suis prêt, tandis qu'il invite mon correspondant de gauche à se préparer à son tour.

— C'est très ingénieux, dit le comte.

— Vous allez voir, reprit avec orgueil le bonhomme, dans cinq minutes il va parler.

— J'ai cinq minutes alors, dit Monte-Cristo, c'est plus de temps qu'il ne m'en faut. Mon cher monsieur, dit-il, permettez-moi de vous faire une question.

— Faites.

— Vous aimez le jardinage ?

— Avec passion.

— Et vous seriez heureux, au lieu d'avoir une terrasse de vingt pieds, d'avoir un enclos de deux arpents ?

— Monsieur, j'en ferais un paradis terrestre.

— Avec vos mille francs, vous vivez mal ?

— Assez mal ; mais enfin je vis.

— Oui ; mais vous n'avez qu'un jardin misérable.

— Ah ! c'est vrai, le jardin n'est pas grand.

— Et encore, tel qu'il est, il est peuplé de loirs qui dévorent tout.

— Ça, c'est mon fléau.

— Dites-moi, si vous aviez le malheur de tourner la tête quand le correspondant de droite va marcher ?

— Je ne le verrais pas.

— Alors qu'arriverait-il ?

— Que je ne pourrais pas répéter ses signaux.

— Et après ?

— Il arriverait que, ne les ayant pas répétés par négligence, je serais mis à l'amende.

— De combien ?

— De cent francs.

— Le dixième de votre revenu, c'est joli !

— Ah ! fit l'employé.

— Cela vous est arrivé ? dit Monte-Cristo.

— Une fois, monsieur, une fois que je greffais un rosier noisetier.

- Lesquels ?
- Ceux où il fait du brouillard.
- Ah ! c'est juste.
- Ce sont mes jours de fête, à moi ; je descends dans le jardin ces jours-là, et je plante, je taille, je rogne, j'échenille : en somme, le temps passe.
- Depuis combien de temps êtes-vous ici ?
- Depuis dix ans et cinq ans de surnumérariat, quinze.
- Vous avez ?...
- Cinquante-cinq ans.
- Combien de temps de service vous faut-il pour avoir la pension ?
- Oh ! monsieur, vingt-cinq ans.
- Et de combien est cette pension ?
- De cent écus.
- Pauvre humanité ! murmura Monte-Cristo.
- Vous dites, monsieur ?... demanda l'employé.
- Je dis que c'est fort intéressant.
- Quoi ?
- Tout ce que vous me montrez... Et vous ne comprenez rien absolument à vos signes ?
- Rien absolument.
- Vous n'avez jamais essayé de comprendre ?
- Jamais ; pour quoi faire ?
- Cependant, il y a des signaux qui s'adressent à vous directement.
- Sans doute.
- Et ceux-là vous les comprenez ?
- Ce sont toujours les mêmes.
- Et ils disent ?
- *Rien de nouveau... vous avez une heure... ou à demain...*
- Voilà qui est parfaitement innocent, dit le comte ; mais regardez donc, ne voilà-t-il pas votre correspondant qui se met en mouvement.
- Ah ! c'est vrai ; merci, monsieur.
- Et que vous dit-il ? est-ce quelque chose que vous comprenez ?
- Oui ; il me demande si je suis prêt.
- Et vous lui répondez ?...

À cinq heures précises, le comte arriva, suivi d'Ali, devant la maison d'Auteuil. Bertuccio attendait cette arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude ; il espérait quelques compliments, tout en redoutant un froncement de sourcils. Monte-Cristo descendit dans la cour, parcourut toute la maison et fit le tour du jardin, silencieux et sans donner le moindre signe d'approbation ni de mécontentement.

Seulement, en entrant dans sa chambre à coucher, située du côté opposé à la chambre fermée, il étendit la main vers le tiroir d'un petit meuble en bois de rose, qu'il avait déjà distingué à son premier voyage.

« Cela ne peut servir qu'à mettre des gants, dit-il.

— En effet, Excellence, répondit Bertuccio ravi, ouvrez, et vous y trouverez des gants. »

Dans les autres meubles, le comte trouva encore ce qu'il comptait y trouver, flacons, cigares, bijoux.

« Bien ! » dit-il encore.

Et M. Bertuccio se retira l'âme ravie, tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait.

À six heures précises, on entendit piétiner un cheval devant la porte d'entrée. C'était notre capitaine des spahis qui arrivait sur *Médah*.

Monte-Cristo l'attendait sur le perron, le sourire aux lèvres.

« Me voilà le premier, j'en suis bien sûr ! lui cria Morrel : je l'ai fait exprès pour vous avoir un instant à moi seul avant tout le monde. Julie et Emmanuel vous disent des millions de choses. Ah ! mais, savez-vous que c'est magnifique ici ! Dites-moi, comte, est-ce que vos gens auront bien soin de mon cheval ?

— Soyez tranquille, mon cher Maximilien, ils s'y connaissent.

— C'est qu'il a besoin d'être bouchonné. Si vous saviez de quel train il a été ! Une véritable trombe !

— Peste, je le crois bien, un cheval de cinq mille francs ! dit Monte-Cristo du ton qu'un père mettrait à parler à son fils.

— Vous les regrettez ? dit Morrel avec son franc sourire.

— Moi ! Dieu m'en préserve ! répondit le comte. Non. Je regretterais seulement que le cheval ne fût pas bon.

— Il est si bon, mon cher comte, que M. de Château-Renaud, l'homme le plus connaisseur de France, et M. Debray, qui monte les arabes du ministère, courent après moi en ce moment, et sont un peu distancés, comme vous voyez,

et encore sont-ils ralonnés par les chevaux de la baronne Danglars, qui vont d'un trot à faire tout bonnement leurs six lieues à l'heure.

— Alors, ils vous suivent ? demanda Monte-Cristo.

— Tenez, les voilà. »

En effet, au moment même, un coupé à l'attelage tout fumant et deux chevaux de selle hors d'haleine arrivèrent devant la grille de la maison, qui s'ouvrit devant eux. Aussitôt le coupé décrivit son cercle, et vint s'arrêter au perron, suivi de deux cavaliers.

En un instant Debray eut mis pied à terre, et se trouva à la portière. Il offrit sa main à la baronne, qui lui fit en descendant un geste imperceptible pour tout autre que pour Monte-Cristo. Mais le comte ne perdit rien, et dans ce geste il vit reluire un petit billet blanc aussi imperceptible que le geste, et qui passa, avec une aisance qui indiquait l'habitude de cette manœuvre, de la main de Mme Danglars dans celle du secrétaire du ministre.

Derrière sa femme descendit le banquier, pâle comme s'il fût sorti du sépulcre au lieu de sortir de son coupé.

Mme Danglars jeta autour d'elle un regard rapide et investigateur que Monte-Cristo seul put comprendre et dans lequel elle embrassa la cour, le péristyle, la façade de la maison ; puis, réprimant une légère émotion, qui se fût certes traduite sur son visage, s'il eût été permis à son visage de pâlir, elle monta le perron tout en disant à Morrel :

« Monsieur, si vous étiez de mes amis, je vous demanderais si votre cheval est à vendre. »

Morrel fit un sourire qui ressemblait fort à une grimace, et se retourna vers Monte-Cristo, comme pour le prier de le tirer de l'embarras où il se trouvait.

Le comte le comprit.

« Ah ! madame, répondit-il, pourquoi n'est-ce point à moi que cette demande s'adresse ?

— Avec vous, monsieur, dit la baronne, on n'a le droit de ne rien désirer, car on est trop sûr d'obtenir. Aussi était-ce à M. Morrel.

— Malheureusement, reprit le comte, je suis témoin que M. Morrel ne peut céder son cheval, son honneur étant engagé à ce qu'il le garde.

— Comment cela ?

— Il a parié dompter *Médah* dans l'espace de six mois. Vous comprenez maintenant, baronne, que s'il s'en défilait avant le terme fixé par le pari, non

« Diable ! fit Monte-Cristo en lui-même, est-ce que par hasard je serais tombé sur un homme qui n'aurait pas d'ambition ! Morbleu ! Ce serait jouer de malheur. »

« Monsieur, dit le jardinier en jetant un coup d'œil sur son cadran solaire, les dix minutes vont expirer, je retourne à mon poste. Vous plaît-il de monter avec moi ?

— Je vous suis. »

Monte-Cristo entra, en effet, dans la cour divisée en trois étages ; celui du bas contenait quelques instruments aratoires, tels que bèches, râdeaux, arrosoirs, dressés contre la muraille : c'était tout l'ameublement.

Le second était l'habitation ordinaire ou plutôt nocturne de l'employé ; il contenait quelques pauvres ustensiles de ménage, un lit, une table, deux chaises, une fontaine de grès, plus quelques herbes sèches pendues au plafond, et que le comte reconnut pour des pois de senteur et des haricots d'Espagne dont le bonhomme conservait la graine dans sa coque ; il avait étiqueté tout cela avec le soin d'un maître botaniste du Jardin des plantes.

« Faut-il passer beaucoup de temps à étudier la télégraphie, monsieur ? demanda Monte-Cristo.

— Ce n'est pas l'étude qui est longue, c'est le summumériat.

— Et combien reçoit-on d'appointements ?

— Mille francs, monsieur.

— Ce n'est guère.

— Non ; mais on est logé, comme vous voyez. »

Monte-Cristo regarda la chambre.

« Pourvu qu'il n'aille pas tenir à son logement », murmura-t-il.

On passa au troisième étage : c'était la chambre du télégraphe. Monte-Cristo regarda tour à tour les deux poignées de fer à l'aide desquelles l'employé faisait jouer la machine.

« C'est fort intéressant, dit-il, mais à la longue c'est une vie qui doit vous paraître un peu insipide ?

— Oui, dans le commencement cela donne le torticolis à force de regarder ; mais au bout d'un an ou deux on s'y fait ; puis nous avons nos heures de récréation et nos jours de congé.

— Vos jours de congé ?

— Oui.

— Ah ! les Romains les mangeaient ? fit le jardinier ; ils mangeaient les loirs ?

— J'ai lu cela dans Pétrone, dit le comte.

— Vraiment ? Ça ne doit pas être bon, quoi qu'on dise : Gras comme un loir. Et ce n'est pas étonnant monsieur, que les loirs soient gras, attendu qu'ils dorment toute la sainte journée, et qu'ils ne se réveillent que pour ronger toute la nuit. Tenez, l'an dernier, j'avais quatre abricots ; ils m'en ont entamé un. J'avais un brugnion, un seul, il est vrai que c'est un fruit rare ; eh bien, monsieur, ils me l'ont à moitié dévoré du côté de la muraille ; un brugnion superbe et qui était excellent. Je n'en ai jamais mangé de meilleur.

— Vous l'avez mangé ? demanda Monte-Cristo.

— C'est-à-dire la moitié qui restait, vous comprenez bien. C'était exquis, monsieur. Ah ! dame, ces messieurs-là ne choisissent pas les pires morceaux. C'est comme le fils de la mère Simon, il n'a pas choisi les plus mauvaises fraises, allez ! Mais, cette année, continua l'horticulteur, soyez tranquille, cela ne m'arrivera pas, dusse-je, quand les fruits seront près de mûrir, passer la nuit pour les garder. »

Monte-Cristo en avait assez vu. Chaque homme a sa passion qui le mord au fond du cœur, comme chaque fruit son ver, celle de l'homme au télégraphe, c'était l'horticulture. Il se mit à cueillir les feuilles de vigne qui cachaient les grappes au soleil, et se conquit par là le cœur du jardinier.

« Monsieur était venu pour voir le télégraphe ? dit-il.

— Oui, monsieur, si toutefois cela n'est pas défendu par les règlements.

— Oh ! pas défendu le moins du monde, dit le jardinier, attendu qu'il n'y a rien de dangereux, vu que personne ne sait ni ne peut savoir ce que nous disons.

— On m'a dit, en effet, reprit le comte, que vous répétiez des signaux que vous ne compreniez pas vous-même.

— Certainement, monsieur, et j'aime bien mieux cela, dit en riant l'homme du télégraphe.

— Pourquoi aimez-vous mieux cela ?

— Parce que, de cette façon, je n'ai pas de responsabilité. Je suis une machine, moi, et pas autre chose, et pourvu que je fonctionne, on ne m'en demande pas davantage. »

seulement il le perdrait, mais encore on dirait qu'il a eu peur ; et un capitaine de spahis, même pour passer un caprice à une jolie femme, ce qui est, à mon avis, une des choses les plus sacrées de ce monde, ne peut laisser courir un pareil bruit.

— Vous voyez, madame... dit Morrel tout en adressant à Monte-Cristo un sourire reconnaissant.

— Il me semble d'ailleurs, dit Danglars avec un ton bourru mal déguisé par son sourire épaïs, que vous en avez assez comme cela de chevaux. »

Ce n'était pas l'habitude de Mme Danglars de laisser passer de pareilles attaques sans y riposter, et cependant, au grand étonnement des jeunes gens, elle fit semblant de ne pas entendre et ne répondit rien.

Monte-Cristo souriait à ce silence, qui dénonçait une humilité inaccoutumée, tout en montrant à la baronne deux immenses pots de porcelaine de Chine, sur lesquels serpentaient des végétations marines d'une grosseur et d'un travail tels, que la nature seule peut avoir cette richesse, cette sève et cet esprit. La baronne était émerveillée.

« Eh ! mais, on planterait là-dedans un maronnier des Tuileries ! dit-elle ; comment donc a-t-on jamais pu faire cuire de pareilles énormités ?

— Ah ! madame, dit Monte-Cristo, il ne faut pas nous demander cela à nous autres faiseurs de statuettes et de verre mousseline ; c'est un travail d'un autre âge, une espèce d'œuvre des génies de la terre et de la mer.

— Comment cela et de quelle époque cela peut-il être ?

— Je ne sais pas ; seulement j'ai ouï dire qu'un empereur de la Chine avait fait construire un four exprès ; que dans ce four, les uns après les autres, on avait fait cuire douze pots pareils à ceux-ci. Deux se brisèrent sous l'ardeur du feu ; on descendit les dix autres à trois cents brasses au fond de la mer. La mer, qui savait ce que l'on demandait d'elle, jeta sur eux ses lianes, tordit ses coraux, incrusta ses coquilles ; le tout fut cimenté par deux cents années sous ses profondeurs inouïes, car une révolution emporta l'empereur qui avait voulu faire cet essai et ne laissa que le procès-verbal qui constatait la cuisson des vases et leur descente au fond de la mer. Au bout de deux cents ans on retrouva le procès-verbal, et l'on songea à retirer les vases. Des plongeurs allèrent, sous des machines faites exprès, à la découverte dans la baie où on les avait jetés ; mais sur les dix on n'en retrouva plus que trois, les autres avaient été dispersés et brisés par les flots. J'aime ces vases, au fond desquels, je me figure parfois que

des monstres informes, effrayants, mystérieux, et pareils à ceux que voient les seuls plongeurs, ont fixé avec étonnement leur regard terne et froid, et dans lesquels ont dormi des myriades de poissons qui s'y réfugiaient pour fuir la poursuite de leurs ennemis. »

Pendant ce temps, Danglars, peu amateur de curiosités, arrachait machinalement, et l'une après l'autre, les fleurs d'un magnifique oranger; quand il eut fini avec l'oranger, il s'adressa à un cactus, mais alors le cactus, d'un caractère moins facile que l'oranger, le piqua outrageusement.

Alors il tressaillit et se frotta les yeux comme s'il sortait d'un songe.

« Monsieur, lui dit Monte-Cristo en souriant, vous qui êtes amateur de tableaux et qui avez de si magnifiques choses, je ne vous recommande pas les miens. Cependant voici deux Hobbema, un Paul Potter, un Mieris, deux Gérard Dow, un Raphaël, un Van Dyck, un Zurbaran et deux ou trois Murillo, qui sont dignes de vous être présentés.

—Tiens ! dit Debray, voici un Hobbema que je reconnais.

—Ah ! vraiment !

—Oui, on est venu le proposer au Musée.

—Qui n'en a pas, je crois ? hasarda Monte-Cristo.

—Non, et qui cependant a refusé de l'acheter.

—Pourquoi cela ? demanda Château-Renaud.

—Vous êtes charmant, vous ; parce que le gouvernement n'est point assez riche.

—Ah ! pardon ! dit Château-Renaud. J'entends dire cependant de ces choses-là tous les jours depuis huit ans, et je ne puis pas encore m'y habituer.

—Cela viendra, dit Debray.

—Je ne crois pas, répondit Château-Renaud.

—M. le major Bartolomeo Cavalcanti ! M. le vicomte Andrea Cavalcanti ! » annonça Baptistin.

Un col de satin noir sortant des mains du fabricant, une barbe fraîche, des moustaches grises, l'œil assuré, un habit de major orné de trois plaques et de cinq croix, en somme, une tenue irréprochable de vieux soldat, tel apparut le major Bartolomeo Cavalcanti, ce tendre père que nous connaissons.

Près de lui, couvert d'habits tout flamboyants, s'avantant, le sourire sur les lèvres, le vicomte Andrea Cavalcanti, ce respectueux fils que nous connaissons encore.

—Pardon, monsieur, répondit le bonhomme en portant la main à sa casquette, je ne suis pas là-haut c'est vrai, mais je viens d'en descendre à l'instant même.

—Que je ne vous gêne en rien, mon ami, dit le comte ; cueillez vos fraises, si toutefois il vous en reste encore.

—J'en ai encore dix, dit l'homme, car en voici onze, et j'en avais vingt et une, cinq de plus que l'année dernière. Mais ce n'est pas étonnant, le printemps a été chaud cette année, et ce qu'il faut aux fraises, voyez-vous, monsieur, c'est la chaleur. Voilà pourquoi, au lieu de seize que j'ai eues l'année passée, j'en ai cette année, voyez-vous, onze déjà cueillies, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit. Oh ! mon Dieu ! il m'en manque deux, elles y étaient encore hier, monsieur, elles y étaient, j'en suis sûr, je les ai comptées. Il faut que ce soit le fils de la mère Simon qui me les ait soufflées, je l'ai vu rôder par ici ce matin. Ah ! le petit drôle, voler dans un enclos ! il ne sait pas où cela peut le mener.

—En effet, dit Monte-Cristo, c'est grave, mais vous ferez la part de la jeunesse du délinquant et de sa gourmandise.

—Certainement, dit le jardinier ; ce n'en est pas moins fort désagréable. Mais, encore une fois, pardon, monsieur : c'est peut-être un chef que je fais attendre ainsi ? »

Et il interrogeait d'un regard craintif le comte et son habit bleu.

« Rassurez-vous, mon ami, dit le comte avec ce sourire qu'il faisait, à sa volonté, si terrible et si bienveillant, et qui cette fois n'exprimait que la bienveillance, je ne suis point un chef qui vient pour vous inspecter, mais un simple voyageur conduit par la curiosité et qui commence même à se reprocher sa visite en voyant qu'il vous fait perdre votre temps.

—Oh ! mon temps n'est pas cher, répliqua le bonhomme avec un sourire mélancolique. Cependant c'est le temps du gouvernement, et je ne devrais pas le perdre, mais j'avais reçu le signal qui m'annonçait que je pouvais me reposer une heure (il jeta les yeux sur le cadran solaire, car il y avait de tout dans l'enclos de la tour de Montheury, même un cadran solaire), et, vous le voyez, j'avais encore dix minutes devant moi, puis mes fraises étaient mûres, et un jour de plus... D'ailleurs, croiriez-vous, monsieur, que les loirs me les mangent ?

—Ma foi, non, je ne l'aurais pas cru, répondit gravement Monte-Cristo ; c'est un mauvais voisinage monsieur, que celui des loirs, pour nous qui ne les mangeons pas confits dans du miel comme faisaient les Romains.



On parcourait ce jardin en suivant une allée sablée de sable rouge, sur lequel mordait, avec des tons qui eussent réjouï l'œil de Delacroix, notre Rubens moderne, une bordure de gros buis, vieille de plusieurs années. Cette allée avait la forme d'un 8, et tournait en s'élançant, de manière à faire dans un jardin de vingt pieds une promenade de soixante. Jamais Flore, la riante et fraîche déesse des bons jardiniers latins, n'avait été honorée d'un culte aussi minutieux et aussi pur que l'était celui qu'on lui rendait dans ce petit enclos.

En effet, de vingt rosiers qui composaient le parterre, pas une feuille ne portait la trace de la mouche, pas un filet la petite grappe de pucerons verts qui désolent et rongent les plantes grandissant sur un terrain humide. Ce n'était cependant point l'humidité qui manquait à ce jardin : la terre noire comme de la suie, l'opaque feuillage des arbres, le disaient assez, d'ailleurs l'humidité factice eût promptement supplée à l'humidité naturelle, grâce au tonneau plein d'eau crouissante qui creusait un des angles du jardin, et dans lequel stationnaient, sur une nappe verte, une grenouille et un crapaud qui, par incompatibilité d'humour, sans doute, se tenaient toujours, en se tournant le dos, aux deux points opposés du cercle.

D'ailleurs, pas une herbe dans les allées, pas un rejeton parasite dans les plates-bandes ; une petite-maîtresse polie et émonde avec moins de soin les géraniums, les cactus et les rhododendrons de sa jardinière de porcelaine que ne le faisait le maître jusqu'alors invisible du petit enclos.

Monte-Cristo arrêta après avoir refermé la porte enagrafant la ficelle à son clou, et embrassa d'un regard toute la propriété.

« Il paraît, dit-il, que l'homme du télégraphe a des jardiniers à l'année, ou se livre passionnément à l'agriculture. »

Tout à coup il se heurta à quelque chose, tapi derrière une brouette chargée de feuillage : ce quelque chose se redressa en laissant échapper une exclamation qui peignait son étonnement, et Monte-Cristo se trouva en face d'un bonhomme d'une cinquantaine d'années qui ramassait des fraises qu'il plaçait sur des feuilles de vigne.

Il y avait douze feuilles de vigne et presque autant de fraises.

Le bonhomme, en se relevant, faillit laisser choir fraises, feuilles et assiette.

« Vous faites votre récolte, monsieur ? dit Monte-Cristo en souriant.

Les trois jeunes gens causaient ensemble ; leurs regards se portaient du père au fils, et s'arrêtèrent tout naturellement plus longtemps sur ce dernier, qu'ils détaillèrent.

« Cavalcanti ! dit Debray.

— Un beau nom, fit Morrel, peste !

— Oui, dit Château-Renaud, c'est vrai, ces Italiens se nomment bien, mais ils s'habillent mal.

— Vous êtes difficile, Château-Renaud, reprit Debray ; ces habits sont d'un excellent faiseur, et tout neufs.

— Voilà justement ce que je leur reproche. Ce monsieur a l'air de s'habiller aujourd'hui pour la première fois.

— Qu'est-ce que ces messieurs ? demanda Danglars au comte de Monte-Cristo.

— Vous avez entendu, des Cavalcanti.

— Cela m'apprend leur nom, voilà tout.

— Ah ! c'est vrai, vous n'êtes pas au courant de nos noblesses d'Italie, qui dit Cavalcanti, dit race de princes.

— Belle fortune ? demanda le banquier.

— Fabuleuse.

— Que font-ils ?

— Ils essaient de la manger sans pouvoir en venir à bout. Ils ont d'ailleurs des crédits sur vous, à ce qu'ils m'ont dit en me venant voir avant-hier. Je les ai même invités à votre intention. Je vous les présenterai.

— Mais il me semble qu'ils parlent très purement le français, dit Danglars.

— Le fils a été élevé dans un collège du Midi, à Marseille ou dans les environs, je crois. Vous le trouverez dans l'enthousiasme.

— De quoi ? demanda la baronne.

— Des Françaises, madame. Il veut absolument prendre femme à Paris.

— Une belle idée qu'il a là ! » dit Danglars en haussant les épaules.

Mme Danglars regarda son mari avec une expression qui, dans tout autre moment, eût présagé un orage, mais pour la seconde fois elle se tut.

« Le baron paraît bien sombre aujourd'hui, dit Monte-Cristo à Mme Danglars ; est-ce qu'on voudrait le faire ministre, par hasard ?

— Non, pas encore, que je sache. Je crois plutôt qu'il aura joué à la Bourse, qu'il aura perdu, et qu'il ne sait à qui s'en prendre.

—M. et Mme de Villefort ! » cria Baptistin.

Les deux personnes annoncées entrèrent. M. de Villefort, malgré sa puissance sur lui-même, était visiblement ému. En touchant sa main, Monte-Cristo sentit qu'elle tremblait.

« Décidément, il n'y a que les femmes pour savoir dissimuler », se dit Monte-Cristo à lui-même et en regardant Mme Danglars, qui souriait au procureur du roi et qui embrassait sa femme.

Après les premiers compliments, le comte vit Bertuccio qui, occupé jusquelà du côté de l'office, se glissait dans un petit salon attenant à celui dans lequel on se trouvait. Il alla à lui.

« Que voulez-vous, monsieur Bertuccio ? lui dit-il.

—Son Excellence ne m'a pas dit le nombre de ses convives.

—Ah ! c'est vrai.

—Combien de couverts ?

—Comptez vous-même.

—Tout le monde est-il arrivé, Excellence ?

—Oui. »

Bertuccio glissa son regard à travers la porte entrebâillée. Monte-Cristo le couvrait des yeux.

« Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il.

—Quoi donc ? demanda le comte.

—Cette femme !... cette femme !...

—Laquelle ?

—Celle qui a une robe blanche et tant de diamants !... la blonde !...

—Mme Danglars ?

—Je ne sais pas comment on la nomme. Mais c'est elle, monsieur, c'est elle !

—Qui, elle ?

—La femme du jardin ! celle qui était enceinte ! celle qui se promenait en attendant !... en attendant !... »

Bertuccio demeura la bouche ouverte, pâle et les cheveux hérissés.

« En attendant qui ? »

Bertuccio, sans répondre, montra Villefort du doigt, à peu près du même geste dont Macbeth montra Banco.

« Oh !... oh !... murmura-t-il enfin, voyez-vous ?

—Quoi ? qui ?

## Le moyen de délivrer un jardinier des loirs qui mangent ses pêches

### Chapitre LXI



ON pas le même soir, comme il l'avait dit, mais le lendemain matin, le comte de Monte-Cristo sortit par la barrière d'Enfer, prit la route d'Orléans, dépassa le village de Linas sans s'arrêter au télégraphe qui, justement au moment où le comte passait, faisait mouvoir ses longs bras décharnés, et gagna la tour de Monthéry, située, comme chacun sait, sur l'endroit le plus élevé de la plaine de ce nom.

Au pied de la colline, le comte mit pied à terre, et par un petit sentier circulaire, large de dix-huit pouces, commença de graver la montagne ; arrivé au sommet, il se trouva arrêté par une haie sur laquelle des fruits verts avaient succédé aux fleurs roses et blanches.

Monte-Cristo chercha la porte du petit enclos, et ne tarda point à la trouver. C'était une petite herse en bois, roulant sur des gonds d'osier et se fermant avec un clou et une ficelle. En un instant le comte fut au courant du mécanisme et la porte s'ouvrit.

Le comte se trouva alors dans un petit jardin de vingt pieds de long sur douze de large, borné d'un côté par la partie de la haie dans laquelle était encadrée l'ingénieuse machine que nous avons décrite sous le nom de porte, et de l'autre par la vieille tour ceinte de lierre, toute parsemée de ravenelles et de giroflées.

On n'eût pas dit, à la voir ainsi ridée et fleurie comme une aieule à qui ses petits-enfants viennent de souhaiter la fête, qu'elle pourrait raconter bien des drames terribles, si elle joignait une voix aux oreilles menaçantes qu'un vieux proverbe donne aux murailles.